

JOURNAL DES ARTS,
DES SCIENCES,
ET DE LITTÉRATURE.



N.^o 206.

10 *Prairial* an 10.

G R A V U R E.

Le citoyen Hilaire Ledru exposa au Salon de l'an VIII un dessin dont le sujet attira l'attention de toutes les ames sensibles et dont l'exécution lui mérita l'estime de tous les amateurs des Arts. Ce dessin était bien pensé ; les groupes en étaient bien distribués ; toutes les figures avaient l'expression convenable. Les détails épisodiques en étaient ingénieux ; il n'y avait rien de superflu, ni rien d'oublié ; enfin il attestait une ame aimante dans l'Artiste, et il était empreint de cette douce et touchante philosophie, remarquable dans les immortelles productions de notre célèbre Poussin, autorité puissante que l'Art de la Peinture pourrait s'arrogé sur les mœurs, et que peut-être nos grands Peintres négligent trop. Dans tous les Arts il ne suffit pas de plaire, il faut encore instruire. Quand on nomma certains Arts *Arts d'agrément*, on prétendit sans doute faire leur éloge, moi je crois qu'on leur fit une insulte. C'était inviter la société à ne leur accorder que le mérite d'occuper les momens de son oisiveté, et à se dire : Autant vaut s'amuser à regarder des tableaux, à écouter des vers, à entendre de la musique, que de s'eunuyer ; ces momens de loisir passés, nous reprendrons le cours de nos affaires, de nos travaux, de notre instruction, et nous reviendrons aux jouissances de ces frivolités, quand la fatigue nous fera sentir le besoin des délassemens. Voilà le tort qu'a fait aux Arts cette épithète d'Arts d'agrément, qui leur

fut donnée ou par des hommes irréfléchis , ou , ce qui est plus probable encore , par des hommes intéressés à restreindre autant que possible l'empire des lumières ; à user , tantôt des moyens les plus publics , tantôt des intrigues les plus obscures , pour les empêcher de percer , et à feindre , comme dans cette circonstance-ci par exemple , de caresser par des titres flatteurs les agens dont elles peuvent user , soit pour leur ravir les ressources qu'elles pouvaient s'en promettre , soit tout au moins pour en atténuer l'influence.

On ne doit donc pas se lasser de répéter aux Artistes , qu'il serait honteux pour eux de se persuader qu'ils ne cultivent que des Arts de pur agrément. Il est dans tous les Arts une partie philosophique , qu'il n'est permis ni d'oublier , ni de négliger. Qu'importe que la mode , ou le caprice , ou l'irréflexion , ou la crainte des progrès de l'esprit humain , ait voulu que tels ou tels Arts ne passassent que pour des Arts d'agrément ; la volonté de la nature et de la vérité n'a point prétendu que dans la société rien fût perdu pour son instruction. Cette nature , cette vérité , démentent par une force irrésistible tous les argumens contraires. Que tous ceux qui cultivent ces Beaux-Arts se donnent la peine d'observer ; ils verront qu'à mérite égal d'exécution , se seront toujours les tableaux , les statues , les poèmes qui parleront à l'âme , au sentiment , à la morale , qui l'emporteront sur ceux dont le charme ne réside que dans l'amusement de l'esprit et des yeux. Ce sont à ceux-là que s'attachent les regards du public , parce que l'homme tend toujours par une pente irrésistible , dont il ne se rend pas compte , à laquelle il cède , même en l'ignorant , vers l'objet qui le porte à réfléchir : et dès qu'il réfléchit , l'instruction a fait un pas. On s'est souvent élevé sur la distance que les Peintres d'histoire voulurent établir entre eux et les Peintres de genre : peut-être , jusqu'ici , n'a-t-on rien dit de bien raisonnable à cet égard : c'est dans les principes seuls que je viens d'exposer , qu'il fallait chercher ceux de cette prééminence. Ce n'est point parce qu'il serait plus difficile de peindre des personnages que les sites de la nature , qu'elle serait donnée aux uns sur les autres ; c'est que les Peintres d'histoire ont le droit de choisir des actions qui parlent à la politique , qui tourmentent les vices par les souvenirs , qui ressuscitent les vertus , qui reportent enfin les idées de l'homme vers ce qui l'agrandit ou le déshonore.

et que les peintres de genre ne le ramènent qu'aux plaisirs que ses sens ont goûtés. La prééminence n'est pas dans l'art en lui-même, elle est dans un secret que l'homme n'avoue pas, son penchant intime pour tout ce qui le perfectionne. Malheur à l'Artiste, au Poète, à l'Orateur, à l'Homme de Lettres qui commencent un ouvrage sans se demander, sera-t-il utile ?

Le citoyen Desnoyers vient de graver ce beau dessin du cit. Hilaire Ledru. Ces deux Artistes sont jeunes l'un et l'autre. Dans un jeune Peintre il est bien de choisir des sujets qui ne sembleraient appartenir qu'à la sagesse de l'homme mûr ; dans un jeune graveur il est bien de préférer les traductions touchantes aux traductions frivoles, qui se rapprochent davantage de la légèreté de la jeunesse.

Un infortuné vient d'apprendre son arrêt de mort. Il s'occupait à écrire à son épouse pour la préparer à cette douloureuse séparation, lorsqu'il est surpris par la visite imprévue de sa femme et de ses enfans. Il a jeté la lettre sous la table ; confondue avec d'autres papiers, on n'aperçoit que ces mots, qui font partie de la suscription, A LA VEUVE. Un panier rempli de fruits, de flacons, de vêtemens et de linge, annonce combien cette malheureuse famille est loin de prévoir la perte de son chef. Il est difficile de décrire l'effet que produisent ces deux épisodes si simples et par cela même attachantes. Le cœur se serre et les larmes viennent mouiller les yeux. La mise du prisonnier, quoique négligée, annonce son aisance, et son innocence est peinte sur son front. L'action représentée est l'instant de la séparation : elle sera la dernière, et ce malheureux le sait ; seul il le sait. Que dis-je, seul ? Il le sait aussi, ce geolier froidement appuyé contre la porte, dont la barbare insensibilité contraste si bien avec la scène touchante, qu'il regarde d'un œil abruti par la férocité. Mais cette mère ! cette épouse ! ce n'est pas la douleur qui règne dans ses traits, c'est le pressentiment de la douleur. Oh ! il y a vraiment beaucoup d'art dans cette tête ! Et ces enfans ! ce sont les adieux de l'innocence : ils semblent dire à ce père, à demain mon père ! et demain ils n'auront plus de père. Il est assis ; ses yeux élevés vers le ciel appellent les bénédictions de la Divinité sur des objets si chers ; ils lui confient sa paternité. Sa fille aînée s'est suspendue à son col, et le bras de son père l'enlace tendrement. Son fils plus jeune est assis sur un de ses genoux, et presse

d'une lèvre respectueuse cette main qu'il a saisie, tandis qu'un dernier enfant, le dernier qu'il aura ! alongeant ses petits bras autour du corps de son père, invoque une caresse. La mère ; elle est sur le second plan , debout , appuyée sur une table ; sur cette table au-dessous de laquelle on lit la fatale suscription de cette lettre ! il n'est qu'une planche entre sa main et cette funeste confiance. Quelle incertitude, quel sentiment pénible, quelle curiosité avide et contrainte dans cette figure. Il faut abandonner cette belle gravure. On craint de voir partir cette femme et ses enfans. Quand on y revient, on frémit de le retrouver seul, ce malheureux ! On la déroule, on les revoit ensemble, et l'on pleure encore.

JOSEPH LAVALLÉE.

Nous avons fait connaître, dans un de nos précédens Numéros, le manifeste d'un ouvrage ayant pour titre : COURS HISTORIQUE ET ÉLÉMENTAIRE DE PEINTURE, ou *Galerie complète du Muséum central de France.*

La première Livraison promise par les Editeurs, vient de paraître. Elle contient six Gravures ; savoir : *le Saint Jean baptisant sur les bords du Jourdain*, du POUSSIN ; *le Martyre de Sainte Agnès*, du DOMINIQUIN, *la Samaritaine*, du GUIDE ; *les Baigneuses*, de VAN HUYSUM ; *le Charles I.* de VAN DICK ; enfin une Statue de la Galerie des Antiques, connue sous le titre de *l'Orateur Romain.*

On se rappelle sans doute que le format de l'ouvrage est grand in-8.° ; d'après cela, on peut facilement se faire une idée de la proportion donnée aux Gravures. Elles sont en général bien traitées, et font honneur aux Artistes qui les ont exécutées. Il en est quelques-unes d'un fini précieux, telles que *la Samaritaine* par exemple ; il en est quelques autres où le dessin laisse quelque chose à désirer pour l'exactitude, principalement dans *le Martyre de Sainte Agnès.* Ce qui donnerait à penser que cette planche a été gravée d'après une estampe connue, puisque les mêmes oublis s'y retrouvent ; notamment la main de la vieille, qui, dans le Tableau, s'appuie sur l'épaule d'une jeune femme, omission remarquable dans la Gravure de Gérard Audran, et répétée dans celle-ci. La tête de la Sainte Agnès n'a pas non plus le beau caractère qui lui est propre dans le Tableau ; défaut qui se remarque également dans l'estampe d'Audran.

Ces légères observations, que la vérité commande, n'empêchent pas que cette première Livraison n'ait beaucoup de mérite ; et si les suivantes ne dégèrent pas de celle-ci, cette œuvre sera très-recommandable, et méritera de figurer dans les bibliothèques les plus importantes.

Le format de l'ouvrage, sa division particulière, et peut-être aussi l'usage, qui en fait de goût, n'est pas toujours pour moi une au-

torité, ont voulu sans doute que tous les cuivres fussent à-peu-près de la même proportion. Quand il s'agit d'Estampes que l'on vend séparément, l'inconvénient n'est pas aussi sensible, mais dans un recueil où toute les planches se suivent, et par conséquent se comparent, j'éprouve, je l'avoue, quelque peine à voir qu'un Tableau de quelques pouces et un Tableau de quelques pieds soient contenus dans deux cuivres d'une proportion à-peu-près égale. Existe-t-il, par exemple, entre le cuivre sur lequel est traduit la Samaritaine, Tableau d'un pied huit pouces de haut, sur deux pieds six pouces de large, et le cuivre de la Sainte Agnès, composition de seize pieds deux pouces de haut, sur dix pieds cinq pouces de large, une assez grande différence, pour que l'on se fasse une idée bien distincte et bien nette de l'énorme distance qui sépare la petite dimension de l'un de la dimension colossale de l'autre, sur-tout quand on n'a point vu le Muséum? L'on n'a pas toujours pour lecteurs des artistes ou des hommes instruits chez qui l'habitude de voir assouplit l'esprit, et leur fait suppléer, par les souvenirs, à ce qui manque à la vérité. On dira que la description de la Gravure indique la proportion du Tableau, l'objection serait frivole : les sens sont toujours frappés les premiers, et dès qu'il faut rectifier leur erreur par la réflexion, il est rare que quelques personnes en prennent la peine.

Le cit. Caraffe, connu par ses talens distingués dans l'art de la peinture, s'est réservé dans l'ouvrage dont il est question ici, la partie du texte, et elle lui fait également honneur comme littérateur. Son système sur l'origine des Arts, a quelque chose de brillant, et est écrit avec chaleur et élégance, et quoique je sois sur cette origine d'une opinion très-opposée, je me plais à dire qu'il a établi et présenté la sienne avec beaucoup d'esprit et de talent, et il l'a semée souvent de réflexions estimables par leur philosophie; mais quelques paradoxes lui sont aussi échappés: par exemple il dit, page 6 de l'introduction, « Les passions violentes éclatèrent, et la civilisation prit un aspect » imposant, c'est-à-dire que les lois se compliquèrent en raison de » la complication des vices, etc. » C'est avancer une grande erreur. Ce qui donne, au contraire, un aspect imposant à la civilisation, c'est la simplicité et le petit nombre des lois, c'est l'absence supposée possible des vices. Voilà ce qui rend la civilisation des Scythes imposante, au milieu des Perses, des Babyloniens, des Assyriens, qui s'écroulent au loin sous le poids de leurs Arts et de leurs lois. La civilisation est un art tout comme un autre, et rien n'est beau, n'est imposant dans les Arts que ce qui se rapproche de la simplicité de la nature. Le cit. Caraffe dit fort bien, que la complication des lois suppose la complication des vices; mais c'est tirer une conséquence juste d'en principe faux, car plus les lois et les vices se compliquent, plus la civilisation marche vers sa décadence; et plus la décadence approche, plus l'aspect imposant de la civilisation s'efface. C'est sur-tout lorsque l'on vit à une époque où la Nation dont on est membre se régénère, qu'il faut rappeler cette grande vérité, que la grandeur et les vertus nationales reposent sur la simplicité des lois. L'immortalité serait plus certaine pour les Nations si elles préparaient quelquefois les funérailles des lois superflues.

La partie typographique de cet ouvrage intéressant, recommandable par son objet, et respectable à mes yeux sur-tout, parce qu'il

tend à encourager les Arts et à répandre au loin la gloire des monumens que possède la patrie, la partie typographique, dis-je, est d'un bel effet; elle plaît à l'œil par la beauté des caractères, et si cette expression m'est permise, elle a la dignité convenable à la dignité de l'entreprise; mais elle est dirigée par des hommes trop instruits pour ne pas leur donner le conseil de surveiller scrupuleusement les subalternes chargés de la correction. Cela est plus important qu'on ne le croit à la réputation de tout ouvrage, et sur-tout à celle d'un aussi beau monument que celui qu'ils élèvent aux Arts. On y trouve *Dominico Zempierri* pour *Domenico Zampieri*; le *Dominicain* pour le *Dominiquin*; *Sixte Quin* pour *Sixte Quint*; *Villa Montallo*, pour *Villa Montalto*; *Calamyde* pour *chlamyde*; deux exécuteurs pris pour deux *Martyres*, pour *Martyrs*, etc.

J. LAVALLÉE.

JURISPRUDENCE.

J'ai déjà fait sentir, dans le N.^o de ce Journal, l'important service que rendaient à la société les veilles de ces hommes laborieux, qui, par la recherche et la comparaison des lois des divers peuples, éclairaient les institutions de leur pays et en aidaient l'amélioration, et j'ai rangé dans la classe de ces travaux précieux, *le développement de la théorie des lois criminelles, du cit. BEXON*. L'importance de cet ouvrage demandait une lecture méditée avant de pouvoir en présenter l'analyse que j'ose essayer aujourd'hui malgré toute la faiblesse de mes moyens.

Les lois sont, selon moi, la raison humaine mise en action et en règles positives; et en outre de la diversité de leurs sortes, elles sont encore contenues dans les différens codes des nations diverses, dont les mœurs leur donnent des caractères et des volontés plus ou moins sensibles, plus ou moins perfectionnés, plus ou moins sages, plus ou moins favorables à l'ordre public.

Les mêmes lois ne conviennent pas à tous les peuples, et cependant toutes les lois connues ont un esprit commun qui doit guider tous les législateurs; et leurs dispositions, leurs caractères divers, doivent également être consultés pour éclairer toute jurisprudence nouvelle, sur-tout chez les peuples dont les mœurs peuvent présenter quelques rapports avec le peuple à

tionné par S. M. , qui enjoint a tous les membres d'exposer au moins deux morceaux par an , excepté en cas de maladie , ou de se démettre de leur diplôme ; et cela est de la plus exacte justice , car il serait absurde , honteux et ingrat , que des hommes flattassent leur vanité en se parant des honneurs académiques dans toute leur fleur , et que cependant ils refusassent de contribuer à soutenir l'institution de laquelle ils tirent toute leur distinction et leur prééminence.

Lorsque le Roi institua si généreusement et si noblement cette Compagnie , il eut moins en vue de servir les vues tortueuses de la jalousie , de l'orgueil et de la paresse , que d'éveiller entre les Professeurs une honorable émulation ; et ce qui rend cette inaction plus ridicule , est que ceux qui s'en rendent coupables , sont bien notoirement ceux qui ont recherché leurs titres par de viles flatteries et des sollicitations sans bornes.

Quelques-uns de ces membres en défaut , poussent même l'inconvenance et le peu de générosité , à un tel point , qu'ils ont eux-mêmes des expositions dans leur propre maison. Il semble qu'ils n'attachent d'importance à leur titre d'Académicien royal , que pour diminuer d'autant la recette de ce grand établissement.

Nous invoquons toute la sévérité personnelle contre ces délinquans ; mais nous ne voulons que ramener ces malheureux enfans de Saint Luc dans le sentier de l'équité et de la plus rigoureuse confraternité.

C H I M I E.

Aux Rédacteurs du Journal des Arts.

Namur , le 8 Prairial an 10.

Un paysan des environs de Namur , vient de trouver un moyen de composer toutes sortes de couleurs avec une terre qui est auprès de Védrin. Les principales sont le noir , le gris , le violet , le jaune , le vert et le rouge-pourpre. On dit qu'il va demander un brevet d'invention. Il ne peut suffire à toutes les demandes qu'on lui adresse. Sa composition est utilisée avec avantage dans la grosse peinture. Les couleurs sont prononcées et d'un reflet agréable.

Cet homme , selon toutes les apparences , n'avait pas la science en vue. Il n'a fait , à son profit , que l'application d'un fait déjà connu , et que , peut-être , il

croit avoir découvert. Il l'a néanmoins étendu et développé. En effet, il a prouvé qu'une calcination réglée donne aux terres argileuses qui contiennent l'oxide de fer, non seulement quelques nuances colorées, mais des couleurs tranchantes et bien séparées, couleurs que les Arts pourront souvent employer à la place de celles que nous fournissent les oxides de plomb et de cuivre, sans avoir les inconvéniens de ces derniers. Cette idée doit germer dans la tête des Chimistes : ce que vient de faire une main sans instruction, ils le perfectionneront sans doute, avec les facilités que leur donne la science.

P. F.

L I T T É R A T U R E .

SPICILÉE de littérature ancienne et moderne, ou Recueil d'ouvrages grecs et latins, de tous les âges et de tous les genres, ignorés ou peu connus : traductions nouvelles et inédites, avec des analyses de livres rares, des notes critiques, des recherches sur les Auteurs, des rapprochemens littéraires, dans lesquels on compare ces Auteurs anciens avec ceux de la France et des autres Peuples de l'Europe. Par J. L. COUPÉ, ancien Professeur de l'Université de Paris, ancien garde de la Bibliothèque du Roi, ancien Censeur royal, auteur des Soirées littéraires, de la Traduction du Théâtre de Sénèque, de celle des Poésies latines du Chancelier de l'Hôpital, etc. A Paris, à l'Imprimerie des Sciences et Arts, rue Vantadour, N.º 474.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

HORACE.

Le Public a bien voulu recevoir favorablement mes *Soirées littéraires*, composées dans un tems malheureux, et dont le défaut de moyens ne m'a permis que d'imprimer vingt volumes. Mais j'avouerai avec franchise, que cet ouvrage péchait dans un point essentiel : les morceaux y étaient confondus ; et souvent, après la traduction d'un Poète intéressant, je passais trop brusquement à un autre genre de littérature. L'intérêt seul des Auteurs que je faisais renaître, m'attirait l'indulgence des amateurs. Je l'aurais méritée peut-être si j'avais mieux gradué mes sujets : au lieu d'un vaste magasin où tout se trouvait épars, j'aurais pu former une galerie d'autant plus intéressante, que tous les tableaux y auraient été disposés en leur place naturelle, et sous le jour le plus avantageux.

Mais je veux du moins éviter ce défaut dans ce nouvel ouvrage,

que je vais risquer encore avant de terminer ma carrière. Je joindrai l'ordre à ce qu'il aura de piquant , et chaque volume formera un tout dans mon Spicilège. Le premier qui va paraître donnera une idée de l'ensemble. Il portera le titre de *Panegyriques* ; et l'on y trouvera un discours préliminaire sur cette partie brillante du genre démonstratif, qui n'a jamais été traitée dans notre langue d'une manière suffisante. J'y recherche les différentes manières de louer usitées chez tous les peuples de la terre , chez les Hébreux , les anciens Orientaux , les Grecs , les Romains , chez les Peuples modernes , en observant dans ce travail le génie des Nations , l'influence des climats , des lois , des tems. Je traduis ensuite , ou j'analyse , les plus beaux panegyriques d'Isocrate , ceux de Périclès , d'Aspasie. En passant de la Grèce à Rome , j'indique le ton qui régnait dans les oraisons funèbres des Grands Hommes de la République , prononcées par leurs enfans. Je rappelle la manière enchanteressée de Cicéron dans ce genre pompeux. Je tombe au panegyrique de Trajan , par Pline , en me contentant d'en traduire quelques morceaux et de les juger selon les règles de l'art. Sans perdre l'ordre des tems , je n'ai garde d'oublier l'éloge que l'empereur Julien fit de son oncle , qui avait voulu l'assassiner , ni celui qu'il composa en l'honneur de l'impératrice Eusébie , sa bienfaitrice. Vient ensuite le panegyrique du grand Théodose , par Latinus Pacatus , que je traduis en entier , et qu'on ne lira sûrement pas avec indifférence. Je traduis de même celui de l'empereur Maximien , par Claude Mamertinus ; celui de Gratien , par Ausone , différens éloges en vers latins , par Claudien. La suite des siècles qui se précipitent m'amène à nos vieux panegyriques français. J'examine successivement ceux du siècle de Louis XIV jusqu'à nos jours , en m'attachant sans cesse à faire connaître les plus ignorés , quand ils sont dignes de reparaitre à la lumière , en les mettant à côté de ceux des Bossuet , des Fléchier , des Daguesseau , comme on voit figurer dans nos galeries les images des Guesclin et des Dunois , avec celles des Turenne et des Catinat. Enfin , je me suis appliqué à faire entrer dans un seul volume tout ce qu'on peut désirer sur le panegyrique , dont je détermine l'usage en marquant les écueils qu'il faut éviter.

Les autres volumes sont composés , en différens genres , selon la même méthode. Par exemple , l'un des suivans , qui portera le titre de *Satyres* , débutera par des recherches sur ce genre de composition. On en attribue l'invention aux Romains , mais ils ne lui en ont donné que le nom : la chose même vient des Grecs , ou plutôt de la perversité de notre triste nature humaine , toujours encline à déprécier et déchirer tout ce qui est supérieur à elle. La satire est donc l'arme de l'envie ; mais elle a été forgée dans la Grèce ; et ses principaux cyclopes sont Hipponax d'Ephèse , dont les vers mordans forçaient ses rivaux à se pendre ; Archiloque , que la rage elle même avait armé de l'impitoyable iambe ;

Archilochum proprio rabies armavit Iambo ;

Aristophane par qui le vertueux Socrate ,

dans un char de nuées ,

D'un vil amas de peuple attira les huées ;

enfin , les Auteurs de l'ancienne comédie , dont un de nos savans,

Etienne, a recueilli les fragmens , et dont la criminelle licence fut abrogée par les démagogues Athéniens eux mêmes ,

Chorus que

Turpiter obtineuit, sublato jure nocendi.

Mais chez les Romains , Lucile donna un nouveau caractère et comme une nouvelle physionomie à la satire , en lui assignant ce nom qu'elle a toujours porté depuis.

Lucile le premier osa la faire voir ,

Aux vices des Romains présenta le miroir ,

Vengea l'humble vertu de la richesse altière ,

Et l'honnête homme à pied , du faquin en litière.

Toutes les fois que ce poëte impétueux tirait du fourreau le glaive de la satire , en frémissant d'indignation , il faisait rougir l'auditeur dont les crimes avaient engourdi la conscience , et forçait enfin son ame de suer de remords secrets , .

« Ense velut stricto quoties Lucilius ardens

» Infremuit , rubet auditor , cui frigida mens est

» Criminibus ; tacitâ sudant præcorda culpâ. »

Je peins ensuite le plus parfait de tous les poëtes satiriques du monde ,

Horace , à cette aigreur mêlant son enjouement ;

et l'obscur mais vertueux Perse ; et le sublime déclamateur Juvenal. Je n'oublie ni le grec Lucien , ni l'africain Apulée , qui écrivit en latin , ni l'étonnant Pétrone. L'Arétin lui-même , ce terrible fléau des princes , trouve place dans mon travail , avec Michel Cervantes , avec Barclay , auteur des satires intitulées *Euphormion* et *Argénis* ; avec l'Anglais Swift ; avec notre Rabelais , curé de Meudon. Je couronne toutes ces satires par celles de notre vieux Regnier , de notre illustre Despréaux , et de nos principaux auteurs de ce genre.

Je forme un tableau semblable de tous les *Politiques* et *Publicistes* anciens et modernes , et de tous les pays , ne faisant que montrer par rapprochement , les plus connus , tels que Platon , Aristote , Cicéron , Machiavel , Puffendorf , Grotius , Montesquieu , Jean-Jacques , et m'attachant à ceux que l'on connaît bien moins , comme Bodin , Juste Lipse , Georges Schonborner , etc. , dans la certitude qu'on y trouvera encore des choses très-belles , des choses pleines de vertus , et par conséquent fort utiles.

En un mot , j'ai tâché de remplir toute l'étendue de mon épigraphe :

Cui lecta potenter erit res.

Nec facundia deseret hunc , nec lucidus ordo.

et si je ne l'ai pas remplie , on aura peut-être un peu d'indulgence pour mes cheveux blancs , et même pour le malheur , qui mérite bien aussi quelques égards.

J. L. COURBÉ

*Chaque volume de
recueil est uniquement consacré au
seul genre de littérature nouvelle le monde & l'Europe
me venant N. 174*

» l'esprit , qu'une peinture des passions , fidèlement exprimées en
 » vers. Ces vers ne sentent point le travail , et ont été , pour ainsi
 » dire improvisés. On y apprend cette politesse qui embellit les ma-
 » nières , et ces vertus qui ornent le cœur. Le Chi-King nous
 » montre le bien que nous devons faire , et le mal que nous devons
 » éviter. Il contient des préceptes écrits d'un style noble et tou-
 » chant , sur la manière d'honorer nos ancêtres , sur la politique et
 » la conduite des souverains. Ce qui est utile aux cultivateurs et
 » au peuple en général , s'y trouve exprimé en style simple et vul-
 » gaire. Les vers quels qu'ils soient , et de quelque matière qu'ils
 » traitent , ont toujours pour objet de nous inspirer le goût des
 » bonnes mœurs. Le Chi King , dit Konfoutsée (Confucius) , a
 » été composé pour purifier et diriger notre esprit. Dans ce peu de
 » mots , Konfousée a parfaitement indiqué le sujet des trois cents
 » odes (ou chansons) dont le Chi-King est formé.

» Ce livre nous attache à nos devoirs. L'homme juste est exempt
 » de passions. Il sert ses maîtres et ne leur manque jamais de fidé-
 » lité. Il obéit à ses parens , et donne l'exemple de la piété filiale.
 » Ces deux points essentiels maintiennent l'ordre véritable des
 » choses , et l'objet principal du Chi-King est de les développer.
 » D'après l'importance extrême qui le caractérise , j'ai voulu en
 » faire l'éloge , et y joindre cette préface. » La onzième année du
 règne de Chuntchéé (1655 de l'ère vulgaire.)

On peut juger de toutes les notes par celle-ci. La plupart sont ac-
 compagnées des textes originaux , imprimés avec les caractères
 Mantchoux que le célèbre Firmin Didot a gravés sous la direction de
 notre collègue. Ce sont les premiers types mobiles de cette langue
 qui aient encore été exécutés. Les missionnaires de Pékin en ont
 approuvé toutes les formes.

En s'occupant de l'Inde et de la Chine , le cit. Langlès n'a
 point négligé l'Egypte. Le public connaît les notes dont il a en-
 richi la nouvelle édition du *Voyage de Norden*. Des circonstances
 particulières ont sur-tout dirigé ses recherches sur ces îles habitées ,
 et dispersées au milieu d'un océan de sable qui sépare l'Egypte
 d'avec les Etats barbaresques.

Parmi ces îles de terre ferme , généralement connues sous le
 nom d'*oasis* , il en est une qui ne fut pas moins célèbre par les
 expéditions de Cambyse et d'Alexandre , que par ce temple de
 Jupiter-Hammon qu'elle renfermait dans son sein.

Le cit. Langlès a recueilli dans les manuscrits orientaux tout ce que
 les auteurs arabes ont raconté de cette oasis. Sa population est beaucoup
 moins considérable aujourd'hui qu'elle ne le fut autrefois. Ses an-
 ciens habitans professaient la même religion que les anciens Egyp-
 tiens. Les Berbers (1) ont envahi leur territoire et les ont exterminés.
 On parle maintenant dans les oasis la langue du peuple con-
 quérant. Ce sont autant de faits constatés par les recherches du ci-
 toyen Langlès. Enfin il a découvert d'excellentes autorités qui ap-
 puient une conjecture aussi heureuse que simple , de M. le major
 Rennel , c'est que l'oasis de Hammon est la même que celle à
 qui les Arabes ont donné les noms de *Santariah* et de *Syouah*.

(1) On appelle ainsi les habitans du mont Atlas.

L I T T É R A T U R E.

SPICILÉGE DE LITTÉRATURE ANCIENNE ET MODERNE, ou *Recueil d'ouvrages grecs et latins, de tous les âges et de tous les genres, ignorés ou peu connus; Traductions nouvelles et inédites, avec des analyses de livres rares, des notes critiques, des recherches sur les Auteurs, des rapprochemens littéraires, dans lesquels on compare ces Auteurs anciens avec ceux de la France et des autres Peuples de l'Europe.* — Par J. L. COUPÉ, ancien Professeur de l'Université de Paris, ancien Garde de la Bibliothèque du Roi, ancien Censeur royal, Auteur des Soirées littéraires, de la Traduction du Théâtre de Sénèque, de celle des Poésies latines du Chancelier de l'Hôpital, etc. etc. etc. — PREMIÈRE LIVRAISON, composée des Recherches sur les Panégyriques, 2 vol. in-8.^o, de 300 pages chacun, beau papier, beaux caractères. — Prix 6 fr., et 8 fr. franc de port. — Se trouve A PARIS, à l'Imprimerie des Sciences et Arts, rue Ventadour, N.^o 474.

NOTA. Chaque Livraison de cet ouvrage, formant un Recueil complet de recherches sur le genre qui y est traité, peut être acquise séparément, sans nécessiter l'acquisition des autres volumes.

S E C O N D E X T R A I T.

Dans le premier extrait que nous avons fait de cet ouvrage, nous avons émis notre opinion sur l'utilité dont il doit être pour ceux qui veulent s'instruire. Démontrons aujourd'hui cette utilité, par l'analyse des objets qui font la matière de la première partie.

Remontant à la bonne source, le cit. J. L. Coupé débute par faire connaître les éloges composés par *Périclès* et la courtisane *Aspasie*.

Périclès, ce grand homme, qui devint comme le monarque d'Athènes, était non seulement le plus illustre des Grecs, par ses victoires et sa modération dans l'exercice du souverain pouvoir, mais encore par sa divine éloquence, à laquelle il savait donner tous les tons. On disait que la Déesse de la persuasion résidait sur ses lèvres. C'est un tonnerre, disait *Aristophane*, et un tonnerre qui trouble tout, qui renverse tout, et qui domine toute la Grèce. Les Athéniens, ajoute *Cicéron*, étaient tour à tour ravis de la douceur de ses discours, étonnés de son incroyable abondance, épouvantés de sa chaleur et de son énergie, quand il peignait leurs vices dominans.

Malheureusement les ouvrages de cet homme extraordinaire sont perdus. On ne peut puiser une idée de ses discours que dans le *Méneuxène* de *Platon* et dans l'histoire de *Thucydide*. Il prononça le premier un discours en l'honneur des Athéniens qui avaient péri dans la guerre de Samos, devant les ossemens rassemblés de ces guerriers, et entouré de leurs parens en pleurs. Nous n'avons plus ce discours, mais on peut juger par l'impression qu'il fit, combien il dut être beau et touchant : quand l'orateur fut descendu de la tribune, toutes

les femmes , au rapport de *Plutarque* , vinrent l'embrasser et le couvrir de fleurs.

Thucydide nous a conservé l'extrait de la seconde oraison funèbre que prononça *Périclès* après la première campagne de la guerre du Péloponèse. Dans ce discours très-adroit , il s'attache bien plus à louer les vivans que les morts ; il enivre les Athéniens de leur propre gloire , et ce n'est qu'après les avoir bien encensés , qu'il jette quelques fleurs sur la tombe des morts. Ce discours est un des premiers chefs-d'œuvres de l'éloquence. On y trouve réunis une morale douce , des sentences bien ménagées , des images toujours vraies , une sage abondance , un style varié avec une grâce infinie.

La nature avait ébauché en *Périclès* le grand orateur ; l'étude lui procura l'accroissement , et une courtisane lui donna le dernier degré de perfection. Cette courtisane était la célèbre *Aspasie* , de Milet.

Ce que *J. L. Coupé* dit à l'occasion de cette femme rare , est trop digne d'intéresser la curiosité , pour que nous ne le citions pas en entier « Que par ses attraits vainqueurs , dit-il , elle ait attaché » le sage *Socrate* à son char , la belle *Déotime* avait déjà mené ce » philosophe à la lesse , tant la vertu de ces hommes si vantés était » fragile ; que le grand *Périclès* n'ait pu résister à ses charmes , il » était Grec , et la Volupté était la première Divinité d'Athènes ; ce » n'est donc pas là ce qui étonne : les courtisanes de la Grèce , élevées avec soin dans les arts les plus aimables , et sachant conserver encore la décence , même un reste de pudeur , avec une conduite réservée , dans des liaisons que la vertu n'approuvait pas , exerçaient assez généralement cet empire chez un peuple enthousiaste de tous les plaisirs. Mais que du sein de la mollesse , une de ces victimes d'amour et de fantaisie ait pu s'élever à la sagesse , et se soit arrogé la plus haute considération , qui n'est due qu'à la vertu ; qu'elle ait inspiré pour elle des sentimens d'estime ; que son amour ait agrandi l'ame de cet immortel *Socrate* , et l'éloquence de ce grand *Périclès* , voilà ce qui est incompréhensible. quoique attesté par tous les Anciens ; voilà tout ce qu'à été loin de faire notre trop fameuse *Ninon de l'Enclos* , dont nous sommes encore si engoués. Il semble qu'*Aspasie* était née pour faire la conquête amoureuse de tous les philosophes. Elle sut enchaîner encore un homme qui était à la fois le plus grand capitaine d'Athènes , le plus vertueux des Grecs , et l'un des plus beaux génies de son tems , *Xénophon* , bien moins célèbre par sa glorieuse retraite des *Dix Mille* , que par ses divins ouvrages , auxquels les siècles ne font eux-mêmes qu'ajouter un nouveau lustre.

Mais laissons *Aspasie* comme courtisane , et considérons-la seulement comme un phénomène de génie , comme un vrai modèle d'éloquence.... Je ne prétends ici que la montrer comme maître de rhétorique de *Périclès*.... C'est elle qui inspira au dominateur d'Athènes cette éloquence victorieuse , que ses plus grands ennemis eux-mêmes comparaient aux éclats de la foudre. Elle fit sur lui le plus heureux et le plus bel essai de son éloquence , en lui communiquant par ses discours la haine qu'elle avait pour Samos , destructrice de Milet sa patrie ; en l'engageant à la détruire elle-même. Par cette rare éloquence , bien plus encore que par ses charmes , elle vint à bout de se faire épouser par cet homme qui avait bien plus d'ambition que d'amour , et qui , par une telle

» alliance, risquait de perdre la seule idole de son cœur, l'exercice
 » de la puissance suprême, si frêle encore dans ses mains victo-
 » rieuses. En vain *Aristophane* et *Cratinus* la traitaient sur le théâtre,
 » de nouvelle *Omphale*, de nouvelle *Déjanire* de l'*Hercule* d'Athènes;
 » en vain encore les enfans que *Périclès* avait eus d'un premier lit,
 » se plaignaient hautement d'avoir une telle belle-mère, elle parais-
 » sait, elle parlait, et tout le monde était à ses pieds. Elle entrait
 » cependant alors dans la vieillesse; ce qui prouve que sa considéra-
 » tion tenait bien plus à son éloquence qu'à sa beauté. En voici une
 » preuve qui mérite d'être rapportée. Auparavant, les orateurs par-
 » laient sans préparation et sous la seule inspiration du moment, et
 » *Périclès* est le premier qui ait écrit ses discours. Or, il les écrivait
 » pour être corrigés par *Aspasie*. C'était la grâce qui rectifiait les
 » écarts du génie. Que dis-je? elle n'embellissait pas seulement par
 » des teintes et des formes gracieuses les harangues de son époux,
 » elle savait leur donner encore de l'énergie. De plus, elle compo-
 » sait elle-même pour lui des discours entiers; non de ces discours
 » sans cesse délicats, fins, ingénieux, toujours plus agréables que
 » pénétrants, toujours paraissant sortir de la bouche aimable d'une
 » femme, mais de ces faisceaux de traits nerveux, rapides, reten-
 » tissans dans l'ame, dont elle enrichit l'olympien d'Athènes. L'astre
 » prédominant de cette femme était indépendant et de *Périclès* lui-
 » même et de l'Univers. Elle faisait sa destinée toute seule; et ce
 » grand *Périclès* étant mort, elle resta sur son piédestal, toujours
 » également admirée. Poursuivons. Veuve du plus illustre des
 » homme, âgée de soixante ans, elle se choisit encore un époux;
 » et quel époux? un marchand de bestiaux. Ne riez pas de ce choix;
 » la vieille *Aspasie* sait encore embellir ce qu'elle aime; elle éleva
 » son marchand de bestiaux aux premières dignités de la Républi-
 » que. Dans sa jeunesse, on ne parlait que de sa grâce, de son
 » esprit, de sa beauté: mais dans la suite de sa carrière, on parla
 » bien plus de son éloquence. Elle devint à ce dernier titre l'idole
 » des Athéniens. Sa réputation se répandit dans les pays étrangers.
 » *Cyrus* le jeune honora *Myrto*, la plus chérie de ses maîtresses,
 » du nom d'*Aspasie*; et tous les peuples policés s'entretenaient de
 » ses grâces et de son mérite. Elle inspira la verve des poètes, et
 » occupa la plume des historiens de la Grèce. *Eschine*, disciple
 » de *Socrate*, fit un ouvrage qui portait son nom. *Antisthènes*,
 » chef des Cyniques, composa sa vie. Elle fut elle-même auteur
 » de plusieurs ouvrages et de dialogues dont *Athénée* fait mention.
 » Mais la nuit du tems, qui absorbe tout, les a dévorés. *Platon* ne
 » nous en a conservé qu'un seul éloge qu'elle a composé aussi en
 » l'honneur des Athéniens morts à la guerre. C'est *Socrate* qui en
 » fait la lecture dans le *Méneuxène*. *Cicéron*, qui le trouvait fort
 » beau, nous dit qu'on le récitait tous les ans à Athènes, où lui-
 » même l'entendit quatre cents ans après la mort d'*Aspasie*. »

Rapportons un morceau de cet éloquent discours. Après un ta-
 bleau magnifique des exploits des Athéniens depuis le commencement
 des guerres de Perse, *Aspasie* anime son auditoire par une figure
 hardie de la plus grande beauté: elle fait sortir des tombeaux les
 pères des Athéniens qui l'écoutaient, et les fait parler ainsi à leur
 postérité:

« Enfans, vos victoires présentes font revivre notre bravoure par-

sée : nous aurions pu vivre sans honneur, mais nous avons mieux
 aimé mourir avec gloire, que de couvrir de honte et nos pères et
 nos descendants; bien persuadés qu'un homme qui déshonore sa
 noble race ne mérite pas de vivre, et qu'il ne trouve d'amis, ni
 sur la terre parmi les hommes, ni après sa mort parmi les Dieux.
 N'oubliez donc jamais les leçons d'honneur que nous vous avons
 laissées, et que toutes les actions de votre vie soient guidées, mar-
 quées par la vertu. Songez que sans elle tout ce qu'on possède, et
 tout ce qu'on fait est flétri par le vice et entaché d'opprobre. Les
 richesses, qui jettent tant d'éclat dans le monde, ne font jamais
 véritablement briller un lâche : ce n'est pas pour lui qu'il est
 riche, il n'est que le porteur d'une magnificence étrangère ; la
 beauté même et la force ne sont en lui que des ornemens déplacés,
 qui n'en font que mieux sortir sa turpitude. Et quelque estime
 qu'on fasse dans le monde du divin trésor de la science, ce n'est
 encore que le criminel instrument de l'artifice et de la ruse, quand
 il est séparé de la justice et des autres parties de la vertu. Non, ce
 n'est pas là la sagesse. Faites donc de continuel efforts, détendez
 tous les ressorts de vos ames, pour vous élever au-dessus de nous
 et pour égaler nos ancêtres. Si vous n'êtes pas au moins nos égaux,
 nous rougirons de ces avantages que nous aurons sur vous. Vain-
 quez-nous plutôt, et nous applaudirons à votre victoire. Vous nous
 vaincrez, nobles enfans, si, loin de descendre du poste d'honneur
 où nous vous avons établis, vous en partez comme d'un point fixe
 pour vous élaner au premier période de la gloire. Quelle honte
 à celui qui veut tenir un rang dans le monde, de ne valoir que
 par ses aïeux ! Sans doute l'honneur des ancêtres est pour la pos-
 térité un magnifique trésor; mais ne pas entretenir ce trésor de
 gloire par des acquisitions nouvelles; le consumer soi-même, ainsi
 que celui des richesses, sans en rien transmettre à ses enfans; ne
 pas planter de nouveaux lauriers dans un champ si beau, c'est une
 honteuse dissipation, c'est une lâcheté impardonnable. Allez
 maintenant : si vous suivez ces maximes et ces inspirations, vous
 êtes nos dignes enfans, et nous vous recevrons avec tendresse
 quand vous viendrez nous rejoindre dans le séjour de l'éternelle
 paix, mais si vous ne nous apportez qu'une ombre dégradée et
 flétrie, vous n'êtes plus notre sang, ne vous attendez qu'à nos
 mépris. »

Après avoir lu un tel échantillon du génie de l'étonnante *Aspa-*
sie, on ne loue pas, on admire. Le cit. *Coupé* jette ensuite un regard
 sur les adulations de ces sophistes artificieux, intéressés et vils, qui se
 répandirent pendant plusieurs siècles dans la Grèce. Leur encens,
 préparé avec grâce, était doux à la médiocrité; mais ils gagnaient
 peu avec les hommes véritablement grands. *Annibal* ne put jamais
 les goûter; *Pompée* rougissait de leurs complimens exagérés, et *Cé-*
sar évitait leur rencontre. Après avoir séduit la Grèce, ils vinrent
 établir dans Rome le scandale de leur lâches flagorneries; ils firent
 même des élèves parmi les sénateurs. On les vit flatter les plus cruels
 tyrans, complimenter les turbots qui allaient avoir le bonheur d'être
 mangés par *Tibère*, le cheval que montait *Domitien*, et l'aiguille
 d'or avec laquelle ce montre couronné s'amusa à percer des
 mouches.

Mais laissant ces bas apologistes du vice, *J. L. Coupé* passe à

Isocrate, à qui nul orateur n'est comparable en élégance, en harmonie, en délicatesse. « Je ne parle pas d'énergie et de grands mouvemens oratoires, dit l'auteur; car sous ce rapport *Démosthène* est son maître: c'est comme *Fléchier* après *Bossuet*, s'il est permis de comparer, en éloquence, des Grecs à des Français. *Isocrate*, qui vivait quatre cent trente-six ans avant l'ère chrétienne, avait formé ses oreilles à la mélodie sous la lyre de son père, qui était un excellent musicien, et il se perfectionna depuis sous les deux éloquentes sophistes, *Prodicus* et *Gorgias*, dont j'ai tracé les portraits dans mes *Soirées littéraires*. Il fut maître à son tour dans l'art de bien dire, et toute la Grèce vola dans l'école d'éloquence qu'il ouvrit à Athènes, où il eut pour disciple ce même *Démosthène*, qui devint si grand, et pour admirateur cet immortel *Platon*, à qui l'on donnait déjà pendant sa vie le surnom de divin. *Isocrate* joignait au talent oratoire la qualité d'excellent citoyen. Ayant appris la défaite cruelle des Athéniens à Chéronnée, il n'y put survivre, et se laissa mourir de faim. »

J. L. Coupé examine le Panégyrique d'*Hélène*, qui passe pour le chef-d'œuvre de cet orateur; l'Oraison funèbre d'*Evagoras*, roi de Chypre, où l'énergie est jointe à l'agrément; l'Eloge ironique du féroce tyran *Busiris*, qu'*Isocrate* adresse au sophiste *Polycrate*, qui l'avait loué sérieusement. Il arrive enfin à l'altération du Panégyrique dans la Grèce, attribuée à *Démétrius* de Phalère. « La contagion se répandit si bien, dit l'auteur, qu'elle durait encore au tems de *Plutarque*, qui s'en plaint amèrement, mais bien moins encore que son illustre neveu, *Longin*, auteur du *Traité du sublime*, et ministre de l'immortel *Zénobie*, reine de Palmire, ce philosophe vertueux que l'empereur *Aurélien* fit si cruellement assassiner pour sa fidélité. Les leçons de ces deux hommes n'arrêtaient pas le mal. Le monde, dont l'intérêt personnel était le seul mobile, se trouva naturellement livré à la flatterie, et il l'est encore. Vainement on représente aux grands de la terre, qu'un flatteur ne pense rien de ce qu'il dit; vainement, avant notre bon *Lafontaine*, on leur avait dit mille fois, en d'autres termes, que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, on n'en reçoit pas moins un encens mercenaire; tant la louange, même la moins méritée, est un poison séducteur. »

Ce que nous avons rapporté jusqu'à présent a déjà pu donner une idée avantageuse du *Spicilège de littérature ancienne et moderne*, et du style de *J. L. Coupé*. Pour achever de fixer l'opinion à cet égard, dans un troisième extrait nous parlerons du Panégyrique chez les Romains.

J. DUSAULCHOY.

La troisième livraison du deuxième trimestre de la *Bibliothèque des romans anglais et des ouvrages dramatiques publiés à Londres depuis le 1.^{er} janvier 1801*, vient de paraître (1).

(1) On souscrit pour cet Ouvrage, dont il paraît six Numé-

desquels on avait représenté une jeune femme portant une cassette sur sa tête. D'autres fragmens, d'un assez grand diamètre, étaient ornés de feuilles de laurier et d'olivier.

L'expédition des amazones remonte environ trente ans avant la guerre de Troye. On trouverait difficilement un tombeau d'une date plus reculée que celui d'*Antiope*. *Homère* et les autres Poètes de l'antiquité, nous ont donné des détails infiniment précieux, touchant les cérémonies lugubres que les plus anciens peuples pratiquaient sur les tombeaux des héros de leur tems. Ces détails se rapportent à la description du cit. *Fauvel*. La Grèce, où il a passé 18 ans, lui a offert un assez grand nombre d'autres *tumulus* d'une époque plus ou moins ancienne. Il en a fouillé plusieurs, qui renfermaient à peu près les mêmes objets. Les plus modernes contenaient, de plus, des sarcophages en pierre, en marbre ou taillés dans le roc, des lacrymatoires, des vases de différentes formes, etc. ; mais, entre ces monumens, il faut distinguer ceux de Marathon. Le cit. *Fauvel* a promis la description de cette plaine à jamais célèbre dans les fastes de la liberté. Nous attendons, avec impatience, l'effet de sa promesse.

Le cit. *Laurencins*, associé, a fait hommage à la classe d'une pièce de vers, intitulée : *Aux manes de ma mère*, dont nous citons quelques morceaux, pour donner une idée de l'ouvrage.

O ma meilleure amie ! ô digne et tendre mère !
 Depuis l'heure où mes mains ont fermé ta paupière,
 Ton fils infortuné, que le destin poursuit,
 Implorant, mais en vain, le repos qui le fuit,
 Parmi ses tristes jours que la douleur consume,
 En peut-il compter un passé sans amertume ?

.....

 J'ai cru, ma mère, enfin, toucher à ce moment,
 Où des biens et des maux s'éteint le sentiment,

Où le ciel à mes vœux daignerait descendre ,
 Où j'allais réunir ma poussière à ta cendre.
 Du pied qu'ils embrassaient inutiles ressorts ,
 Des nerfs trop fatigués fléchirent sous mon corps ;
 Et tel qu'un chêne altier qu'a brisé le tonnerre ,
 Je demeurai long-tems étendu sur la terre.
 La fièvre , à coups pressés , mystérieux poison ,
 Enflamma tout mon sang , égara ma raison :
 Si toutefois encore on peut nommer délire ,
 Un trouble où dans mon cœur il fût permis de lire ;
 Où des noms les plus chers formant mon entretien ,
 Ma bouche , mille fois , a répété le tien.

.....

 Accablé sous des maux qu'aigrit l'inquiétude ,
 Je change de tourment en changeant d'attitude ;
 Avide de sommeil , sans pouvoir l'obtenir ,
 J'ai vu naître l'hiver , et je le vois finir.
 O nuit , quand nous souffrons , combien de nos demeures
 L'airain nous paraît lent à révéler les heures !

.....

 Si de la vie encore luit pour moi le flambeau ,
 Ma mère , on me verra t'élevant un tombeau ,
 Le décorer de fleurs qu'arroseront mes larmes ,
 Au besoin d'en répandre attacher mille charmes ,
 Et loin du port , long tems par l'orage entraîné ,
 Achever de mourir aux lieux où je suis né.

(La suite de cette notice au Numéro prochain).

S C U L P T U R E.

Troisième extrait d'un Discours inédit , qui a concouru sur cette question , proposée par l'Institut :

« Quelles ont été les causes de la perfection de
 » la Sculpture antique , et quels seraient les moyens
 » d'y atteindre? »

Je n'ai rien dit de la Sculpture des anciens Romains , parce qu'on ne peut rien en dire , sous le rapport de la perfection. Ce langage paraîtra nouveau , peut-être , sur le compte d'une nation qui a

rempli le monde de sa renommée, même à l'égal des Grecs. Quoique l'Histoire ait voulu faire rivaliser Rome et Athènes, quelle différence, et quelle est grande à l'égard de la Sculpture, aux yeux de l'impartial ami de la vérité! Non, les anciens Romains ne rivalisèrent point de génie, dans la Sculpture, avec les Grecs, ni à l'époque de leur simplicité rustique, ni à celle de leur gloire et de leur plus grande prospérité. Ce peuple, célèbre à tant d'autres titres, ne brilla un moment dans cet Art que d'un éclat emprunté; ce fut pendant le règne d'Auguste. La Sculpture parut vouloir faire quelques efforts nouveaux sous le règne de Néron; efforts impuissans! la tyrannie effraie les Arts et les décourage. Ce qu'il y avait de beau à Rome, en Sculpture, pendant la courte durée de la faveur dont elle y jouit, et dans tous les tems, était l'ouvrage des Grecs mêmes: par tout où elle se montra digne d'elle, dans les tems reculés, elle le dut aux Grecs, qui, lorsqu'ils n'eurent plus de patrie que dans leur cœur, se répandirent en divers lieux, et y laissèrent de nombreux monumens de leur sublime génie. Ainsi, Rome antique ne doit plus sa belle renommée, sous les rapports de l'Art, qu'aux Grecs, dont les ouvrages, ceux provenant des dépouilles de la Grèce conquise, et ceux qu'ils exécutèrent en Italie, brillèrent long-tems encore avant que les Romains cherchassent à marcher sur leurs traces, et à la perfection desquels ils furent toujours loin de pouvoir atteindre. Il leur manqua quelques traits essentiels de ressemblance alors, avec leurs illustres vaincus, toujours, même en s'éteignant, plus grands que les vainqueurs: ces traits leur manquèrent encore dans les tems modernes, malgré les efforts des Médicis, qui firent de Florence le nouveau berceau des Lettres et des Arts, dont le goût se répandit à Rome et dans quelques autres parties de l'Italie.

Les anciens Romains restèrent long-tems dans cet état de mœurs guerrières, qui écartait toute idée d'étude et d'amour des Arts. Le goût des statues ne prit parmi eux que lorsque Marcellus, l'un des Scipions, Mummius, et quelques autres, leur montrèrent les beaux ouvrages de ce genre qu'ils firent transporter de l'Asie, de Corinthe, d'Argos, de la Béotie, de l'Attique, des différentes contrées de la Grèce, à Rome..... Mais, que serait-ce donc, si nous devions juger de leur connaissance, de leur goût, d'après l'extrême ignorance de Mummius? Il dit à ceux qu'il chargea, après la prise de Corinthe, de conduire à Rome les nombreux ouvrages de Sculpture en bronze et en marbre qu'il y enleva; il leur dit « que, s'ils perdaient ces statues, si elles n'arrivaient à bon port, il les obligerait d'en fournir d'autres à leurs dépens. » Que penser d'eux sous le rapport de l'Art, dont quelques-uns des succès mêmes ne purent leur appartenir? Que de Mummius alors! Ma que de Mummius modernes!.....

Enfin, les anciens Romains, d'ailleurs si magnifiques, ne favorisèrent quelquefois la Sculpture que par orgueil, dans la conquête seule qu'ils firent de ses chefs-d'œuvres. Ils n'eurent pas, comme les Grecs, ces passions grandes et généreuses qui la font aimer par sentiment pour la vertu, par amour pour la gloire, par goût pour le beau; et les applaudissemens que ce peuple vain, avide de conquêtes et de butin, prodiguait aux combats à mort de ses gladiateurs, attestent que la cruauté fut son principal caractère. Il ne connut, au lieu de la vraie liberté sage, éclairée, bienfaisante, que les fureurs aveugles d'une licence effrénée, causes de ses dissensions, de sa décadence et du dernier degré d'avilissement et d'abjection où il est tombé par la suite. La sagesse, la droiture, la sensibilité, jointes à son énergie naturelle, en eussent fait, après les Grecs, le plus grand peuple du monde.

Mais, si les Romains n'ont rien fait d'eux-mêmes, si les chefs-d'œuvres de l'Art ne furent chez eux que le produit de l'Art grec, on doit, on devra, sans doute, une éternelle reconnaissance à Rome ancienne, d'avoir sauvé de la destruction des barbares, de l'oubli dans lequel les eût laissé le Musulman stupide, les ouvrages dont la perfection servira à jamais de modèle, rappellera à jamais de précieux, d'utiles souvenirs..... En suivant la chaîne des causes primordiales qui les ont fait créer, et dont ils sont devenus, pour ainsi dire, sinon le premier anneau, du moins le plus distinct; si les peuples modernes mettaient à profit les grandes leçons qu'ils donnent, les grandes vertus qu'il a fallu réunir à la constance des vertus, pour arriver à ce haut degré de perfection, les hommes seraient plus justes, et les peuples moins dépravés seraient plus heureux.

Les Beaux-Arts s'élèvent ou déclinent, chez les Nations qui les cultivent, en raison des mœurs et du ressort plus ou moins grand de l'état plus ou moins parfait du système politique: leurs progrès sont rapides sous un Gouvernement qui, ami de la justice, de la vertu et de la gloire, les favorise, honore et récompense ceux qui les exercent, et avec des hommes éclairés, sensibles et généreux, qui les aiment et les appuient. Après avoir atteint à la plus haute perfection, dans la Grèce, la Sculpture dégénéra à mesure que les sentimens et les idées perdirent de leur grandeur et de leur pureté, à mesure que les mœurs se relâchèrent, que les âmes s'amollirent. Les rivalités haineuses de Sparte et d'Athènes, suscitées par des ennemis adroits et rusés, qui n'eussent pu les vaincre par la force des armes, en furent la première cause; les jalousies funestes amenèrent les dissensions. Dès que les Grecs devinrent étrangers aux Grecs; dès qu'ils ne virent plus de patrie que dans le territoire que chaque parti mécontent occupait; dès qu'ils cessèrent de s'aimer et

de s'estimer; dès qu'ils mirent les prétentions hautaines et l'ambition inquiète et cruelle, à la place de la justice et de la véritable gloire, ils furent à demi-vaincus. La liberté, dont ils avaient été les amans passionnés, délicate, exigeante, aimant et comblant de ses biens ceux qui la chérissent, les abandonna dès qu'ils la négligèrent, et les Arts, la vertu, la prospérité et le bonheur disparurent avec elle.

On a dit, on a répété, que les Sciences et les Arts ne renaissent jamais chez les peuples où, après avoir atteint le plus haut degré de perfection, ils ont décliné par diverses causes et se sont anéantis. Qu'une nation spirituelle et guerrière, éprise à l'excès de l'amour de la gloire, ait chéri les Beaux-Arts, auxquels elle rendait, pour ainsi dire, le même culte qu'à ses Dieux, à qui elle pressentait qu'elle devrait, jusque dans le plus long avenir, une partie de sa célébrité; que le nom d'un tel peuple, disparu depuis tant de siècles, et qui a vu s'accroître la puissance de Rome des débris même de sa propre grandeur, occupe encore le premier rang, impose encore, par les vestiges et tant de beaux restes de ses monumens, la plus juste, la plus profonde vénération; qu'une telle nation, dis-je, ait vu s'éteindre ses Arts avec la perte de sa liberté, au milieu des déchiremens des révolutions qu'elle a subies, il n'y a là rien qui doive surprendre; il n'est rien d'éternellement durable: tout s'use! tout périt!..... Quand les moyens qui servaient à produire les plus grandes choses nous sont ravies, les plus chers penchans qui subsistent encore avec force dans le cœur de ceux qui en faisaient leurs délices, leur bonheur, cèdent aux dures lois de la nécessité. Le charme alors se détruit. Eh! se plaît-on à embellir de nouveau l'asile riant où l'on a coulé d'heureux jours, quand il est dévoré par l'incendie, ruiné, dévasté par les mains sordides d'un vainqueur ambitieux et barbare, à la fois chargé des plus riches dépouilles et toujours insatiable? Mais que les Beaux-Arts ne puissent reflorir dans les mêmes contrées qui les virent briller du plus grand éclat, dans leur antique patrie! c'est une erreur, sans doute. Que les vastes solitudes, autrefois si populeuses, autrefois décorées d'amphithéâtres immenses, de naumachies, d'arènes, de temples magnifiques, d'innombrables statues, de théâtres où un peuple curieux, avide de talens, applaudissait au génie et lui décernait des couronnes; que les rivages sablonneux et les noirs rochers où furent les villes puissantes d'Athènes et de Corinthe, de Mycènes et d'Argos, d'Agrigente et de Syracuse; que tous les lieux si célèbres où sont maintenant de misérables cabanes et des esclaves pauvres et ignorans; que toutes ces contrées, jadis si florissantes, redeviennent le domaine de la liberté, alors le commerce et les Arts renaîtront encore

sous ce ciel favorable, sous l'influence des lois républicaines, dans ces mêmes lieux qu'ils ont tant illustrés. D'autres cités fameuses s'élèveront où furent Elis, Platée, Amtracie et Sicyone; Delphes, Milet et Clazomène; Héraclée, Délos et Colophon; Prienne, Samos et Lacédémone. L'aurore des beaux tems de la Grèce pourra briller encore sur elles; des chants de reconnaissance et de bonheur retentiront de nouveau sur les bords favorisés de l'Uisse, du Pénée, du Ladon et du Céphise; de l'Asope, du Sperchius, de l'Alphée et de l'Eurotas.

Oui, l'antique patrie d'Egée, d'Inachus, de Pélops, du grand Homère, de tant de héros, de tant d'hommes célèbres, renaîtra un jour sous l'influence de la liberté, par l'effet de son nom même! L'habitant heureux alors, en montrant les vestiges respectables des anciens temples, fera voir avec attendrissement les nouveaux momumens érigés à la liberté, à la patrie, à l'héroïsme, aux talens, aux vertus; les carrières de Paros et du mont Pentélippe fourniront encore leurs marbres aux Statuaires, qui trouveront de puissans motifs d'émulation dans les plus beaux souvenirs, dans les belles statues encore ensevelies où fut le bois sacré d'Olympie, sous les ruines des grandes villes, et qui surpassent en nombre celles que nous possédons.... Que de chefs d'œuvres qui reverront le jour!.... Dans le calcul proportionnel de la durée des Etats, dans celui des siècles nombreux qui ont roulé sur leurs débris inspirateurs, en conservant leurs noms imposans, ce tems dont nous parlons n'est pas si éloigné, peut-être!..... je vous atteste, beaux sites de la Grèce! Terre classique et pittoresque, vous reverrez des hommes! Je vous l'atteste, ruines éloquentes qui avez excité l'enthousiasme et fait répandre sur vos fragmens éparés les larmes des voyageurs sensibles, vous renaîtrez à une nouvelle gloire! Vous reverrez un jour des hommes vertueux et libres!

CORBET.

MUSÉE CENTRAL DES ARTS.

Chaque jour voit paraître de nouveaux objets d'étude et de curiosité dans ce bel établissement. Nous avons dernièrement rendu compte de l'exposition de la sublime statue de la *Diane* chasseresse; depuis, l'on a placé, dans la même salle de la Galerie des Antiques, une statue et des bustes précieux, qui avaient été anciennement mutilés, et qui, grâce aux soins de l'Administration du Musée, ont recouvré leur antique